

# Le service de santé pendant la guerre russo-japonaise [suite]

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire**

Band (Jahr): **18 (1910)**

Heft 11

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-683297>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ment volontaire se reconnaît aux particularités que nous venons d'indiquer.

Nombre de chiens, notamment ceux qui sont atteints de rage muette, ne font généralement pas entendre leur voix; lors-

qu'on les corrige, ils restent calmes; mais parfois ils aboient spontanément, ce qui constitue encore un signe suspect.

*(Journal de la Santé.)*

## Le service de santé pendant la guerre russo-japonaise

(Suite)

Ceux-ci ont dès lors pu garder leur mobilité, et purent toujours accompagner les troupes dans leur marche en avant.

Tout ce travail de triage et d'évacuation se faisait de la façon la plus naturelle, non pas schématiquement, mais d'après le bon sens et le sens pratique imposé par les circonstances.

Les écritures, registres, contrôles, étaient réduits à un minimum indispensable, et le service ne s'en trouva que mieux.

Nous devons encore ajouter que généralement les Japonais brûlaient leurs morts, aussi bien sur le champ de bataille que plus en arrière dans les lazarets. Cette mesure hygiénique a contribué de son côté à éviter des maladies dangereuses.

On comprendra facilement que l'armée japonaise, si admirablement organisée au point de vue du service de santé, n'ait pas eu besoin des services de la Croix-Rouge. Cette société n'est pas intervenue, sur le terrain des hostilités, pendant la campagne de Mandchourie, mais elle a pu cependant contribuer largement au soulagement des blessés en les hospitalisant à leur retour dans la patrie, et en frétant deux navires-hôpital afin de hâter le rapatriement des malheureux qu'il fallait évacuer sur le Japon.

Pendant toute la durée de la guerre, la Société japonaise de la Croix-Rouge s'occupa aussi de confectionner du matériel de pansements, aussi près de 300,000

paquets de pansements furent-ils expédiés par elle en Mandchourie.

\* \* \*

Voyons maintenant ce qui se passait du côté russe.

Alors que le service de santé japonais s'occupait avant tout de l'homme blessé ou malade, il semble que chez les Russes, l'important ait été... le papier.

Plus les rapports, documents, ordonnances, règlements s'accumulaient dans les bureaux militaires, plus les chefs paraissaient satisfaits!

Il apparaît du reste que lors de l'entrée en campagne, le service sanitaire russe n'ait pas été à la hauteur de la tâche difficile qui lui incombait d'assurer le soin et le transport des soldats mis hors de combat à quelques milliers de kilomètres de la mère-patrie.

Vu l'insuffisance notoire du service de santé officiel, la Croix-Rouge russe offrit son concours dès le début des hostilités, mais immédiatement aussi naquit une dualité, qui hélas ne devait pas chercher dans l'émulation la manière de faire bien et mieux, mais qui paralysait continuellement ceux qui auraient voulu faire quelque chose!

Alors que chez les Japonais, les chefs du service de santé étaient des médecins — ce qui semble pour le moins logique — les Russes avaient à leur tête des officiers d'armes combattantes, mis à la retraite.

Du côté nippon, les hautes charges du service sanitaire sont occupées par des médecins militaires connus et qui ont fait leurs preuves, par des chirurgiens de renom, par des cliniciens distingués; du côté russe, il suffit d'avoir le grade de général ou celui de colonel pour être placé dans l'état-major du service de santé.

Alors que les Japonais laissaient à l'initiative de leurs officiers sanitaires supérieurs et subalternes le soin de se tirer d'affaire, selon les circonstances et d'après le sens pratique qu'on avait eu soin de développer en eux, les Russes, formalistes à l'excès, ne pouvaient et n'osaient agir sans avoir reçu des ordres! C'est ainsi que l'on vit des centaines, des milliers de blessés et de malades, à la suite du combat de Tiuren-tschin, se traîner à quelques dizaines de kilomètres en arrière chercher du secours, alors que des ambulances russes étaient installées à proximité immédiate de leurs troupes, mais qu'elles n'avaient pas reçu l'ordre d'entrer en activité! Et les Russes ne manquaient cependant ni de personnel, ni de matériel sanitaire; la qualité seule laissait à désirer.

La division russe possède 4 ambulances (dont deux mobiles, et deux hôpitaux de campagne), comprenant chacune 5 médecins, 17 sous-officiers et 217 brancardiers, ayant à leur disposition 30 voitures pouvant transporter 200 hommes.

A chaque régiment sont en outre attachés 5 médecins, 1 pharmacien, environ 30 sous-officiers et 130 brancardiers, ayant à leur disposition 4 voitures à bagages et 4 chars à blessés. Ce personnel était cependant loin d'être au complet, et l'on a évalué qu'au début de la campagne, on ne put mettre en ligne que le 25 % environ des effectifs normaux du service de santé.

Les compagnies sanitaires, telles que nous les avons décrites chez les Japonais,

n'existent pas en Russie, elles sont en quelque sorte remplacées par les convois sanitaires placés sous les ordres d'une commission des transports, et qui ont pour mission de relever les blessés et de les transporter aux postes de secours.

Malheureusement les trains sanitaires manquaient complètement aux Russes; il fallut les improviser: la Croix-Rouge russe s'en chargea, et fut grandement aidée par la protection et la munificence des impératrices. A la hâte, on engagea du personnel auxiliaire: des médecins civils « ambisinistres pour la chirurgie — dit un médecin qui les a vus à l'œuvre — au-dessous de zéro pour la médecine, manquant de culture militaire et de sobriété », même des doctresses... et les infirmiers paraissaient avoir été ramassés dans la rue. Ces gens-là, pas plus que les soldats eux-mêmes, ne connaissaient les principes de la Convention de Genève.

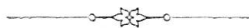
Grâce à l'énergie du généralissime Kouropatkine, les compagnies d'infanterie furent dotées de cuisines roulantes, où la nourriture fût surveillée avec soin; des colonnes de désinfection furent créées... mais ces mesures ne purent changer le caractère des officiers et de la troupe qu'on représente volontiers adonnée à la boisson, aux excès de toute nature, à l'indiscipline. On peut dès lors s'étonner que de grandes épidémies n'aient point décimé l'armée russe, mais nous savons que les maladies infectieuses y ont sérieusement régné, puisque la statistique russe (que nous pensons être restée bien en dessous de la vérité) accuse environ 50,000 cas de typhus et de dysenterie.

Le soldat russe était — comme le japonais — muni d'une cartouche à pansement individuelle, mais il était loin de savoir s'en servir aussi bien. Les pansements mal faits ne tenaient pas en place, étaient souillés et ne présentaient que

peu de garanties. Les Russes blessés n'attendaient point l'arrivée du service de santé pour quitter la ligne de feu et se mettre à l'abri des projectiles. La plupart d'entre eux prétextaient la plus petite blessure pour se retirer du combat,

et presque toujours le blessé était accompagné de 2, 3, 4 camarades — davantage même — trop heureux d'avoir une occasion de quitter le front de bandière, et de se mettre en sûreté.

*(La fin au prochain numéro.)*



## Nouvelles de l'activité des sociétés

**Samaritains à Fribourg.** — Un grand exercice combiné réunissait le 4 septembre les sociétés de samaritains de Fribourg, Berne, Morat

porteurs, et 16 relais de brancardiers avaient dû être prévus. Tous les groupes ont travaillé avec beaucoup d'entrain, et ont démontré ce



Les samaritains de Fribourg transportent un blessé sur une brouette transformée en voiture à blessés.

et Bümpliz, dans l'antique et pittoresque cité des Zehringen.

Il s'agissait d'évacuer une trentaine de blessés, victimes d'un éboulement au bord de la Sarine, et de les transporter aux Charmettes, où un hôpital de fortune avait été aménagé.

La déclivité très forte du terrain à traverser a nécessité des précautions de transport inusitées: chaque brancard était confié à quatre

que peut faire — par des moyens improvisés sur place — un groupe de samaritains entraînés et habitués à se servir des objets les plus divers pouvant être utilisés pour le pansement et le transport de blessés.

La photographie que nous reproduisons, montre une des victimes de l'éboulement supposé, attachée sur une brouette à purin, poussée et tirée par des membres de la société des sama-